

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 75 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de bal ou de concert. — Deux chemises de femme. — Parure Béatrix. — Deux carrés brodés sur filet pour ornements d'église. — Bande en soutache et au passé. — Coffret à cigares (trois dessins). — Deux bonnets de matin. Bonnet d'intérieur pour dame âgée. — Coiffure de dîner pour dame âgée. — Parure Marie-Stuart. — Parure Elisabeth. — Sortie de bal. — Toilette en foulard. — Costume Marguerite. — Rébus.

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées. — Planche de patrons.

EXPLICATION

DES GRAVURES

1. Toilette de bal ou de concert. — La première jupe, entièrement recouverte de volants et de chichorées de crêpe ou de gaze, est voilée par une tunique de tulle brodé au passé de roses et de lisérons; des nœuds de faille bleue, n° 16, relèvent les retroussis de la jupe et se répètent sur le corsage, à la naissance de la taille, sur le côté. Des trainasses et des pous de roses artificielles sont posés sur la jupe et au corsage. — Modèle de M^{me} Cavally, 6, boulevard des Capucines, à Paris.

2. Chemise de femme (voir les patrons sur notre supplément). — Le plastron est un assemblage d'entre-deux et de petites garnitures plissées, du plus gracieux effet; il est encadré d'une bande plissée à plis plats, bordée de chaque côté d'un petit feston dont les dents retombent sur les plis, au lieu d'être en dehors, comme dans la lingerie ordinaire.

3. Chemise de femme (voir le supplément). — L'empicement est à plis plats et réguliers; il est encadré d'un entre-deux de

broderie festonné de chaque côté, entre deux posé en torsade d'une façon nouvelle et originale.

4. Parure Béatrix (voir les patrons sur notre supplément). — Le corps de cette parure est en faille rose ou bleue; le revers, en faille noire; la ruche qui encadre l'extérieur, en ruban n° 7, de nuance assortie à la parure, mais de couleur plus foncée. Un nœud pays est posé sur l'épaule droite. La parure est ouverte et garnie d'une ruche chichorée en ruban et d'un collier de blonde, plus haut derrière que devant, tuyaute à gros tuyaux bien régulièrement.

5-6. Deux carrés au filet pour ornements d'église. — Il était assez difficile de faire tenir les chiffres J H S et M A pour être brodés dans un petit carré de filet de seize points. Notre dessinateur a trouvé moyen de tourner la difficulté. Ces carrés, qui nous ont été demandés, seront appréciés par beaucoup de nos lectrices. Ils se composent de points d'esprit, de points de toile, de pois et enfin de reliefs à trois branches.

7. Bande en soutache et au passé, pour garniture de robes ou de confections et pour ornements de corbillons, boîtes, paniers de tous genres. Le mélange de soutache et de passé ou point de plume est fort heureux; on peut, à volonté, faire les feulettes et les feuilles de nuance tout opposée à la soutache, ou bien exécuter le tout du même ton. Toutes nos lectrices, j'imagine, savent exécuter le passé; il faut bourrer avec du coton plat de couleur le milieu des feulettes, en ayant soin de diviser les pétales dans ce travail préparatoire; puis on recouvre avec du cordonnet, en faisant suivre à ces points la même direction.

8 à 10. Coffret à cigares. — Modèle de



1. TOILETTE DE BAL OU DE CONCERT. — MODÈLE DE M^{me} CAVALLY. — E. N. LE GUSTAVE JANET.

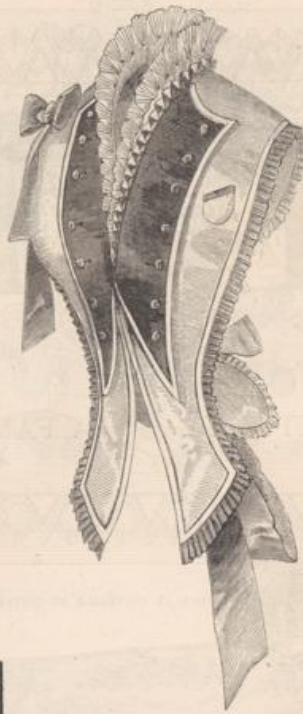


2. CHEMISE DE FEMME. — (VOIR LE SUPPLÉMENT.)

M^{me} Lecker, 3, rue de Rohan. — Nous nous procurerons, pour la broderie de ce délicieux coffret, du cachemire très-fin, de couleur un peu vive, rouge, par exemple, bleu de roi ou vert Isly. On bâtit ce cachemire sur du calicot un peu ferme; on trace au trait sur l'étoffe tous les contours du dessin, et l'on monte, si c'est possible, ce travail sur un petit métier de genou, afin d'obtenir une perfection de régularité qu'il est difficile d'obtenir à la main.

Procurez-vous de la soie floche ou de la soie travailleuse de nuances bien variées. Les narcisses se brodent en blanc, tirant un peu sur le jaune. Les boutons de roses exigent des nuances roses. Quant aux marguerites, on peut les faire mauves, roses ou jaunes. On réservera les jaunes d'or pour les points de nœuds ou points de sable des cœurs. Quant aux feuillages, ils doivent passer de la nuance la plus tendre de vert à la plus foncée.

Le travail des broderies est tellement bien indiqué sur nos dessins 9 et 10, qu'une apprentie brodeuse peut le suivre sans hé-



3. CHEMISE DE FEMME. — (VOIR LE SUPPLÉMENT.)

La monture de ce petit meuble est en cuivre doré; on la peut demander directement à la maison qui nous a fourni le modèle. Une personne un peu habile pourrait monter son coffret sur carton bien fort; les pieds seront alors supprimés et le coffret pourrait devenir boîte à gants ou sachet à mouchoirs. Si on lui conserve sa destination de coffret à cigares, il ne faudra pas oublier de placer dans l'intérieur la petite planchette percée, sur laquelle on plante des cigares pour les isoler les uns des autres.

11. Bonnet de matin. — Autour du fond mou, se trouve un coquillé de mousseline plissée, qui se réunit par derrière pour former une sorte de barbe pointue retombant gracieusement. Les brides de ruban peuvent se nouer par devant ou rester flottantes.

12. Bonnet de matin. — Il est tout en mousseline. La garniture, également en mousseline, est simplement plissée et ourlée.



5. CARRÉ DE 16 POINTS POUR ORNEMENTS D'ÉGLISE.

4. PARURE BEATRIX. (VOIR LE SUPPLÉMENT.)

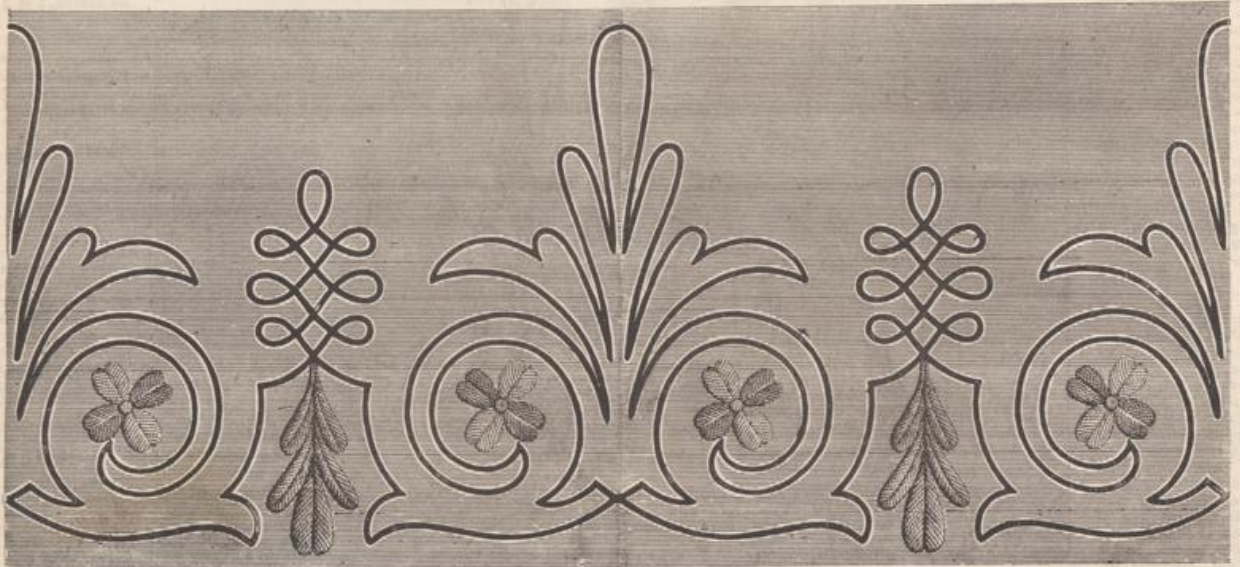
sitation: le sens des fils est tout tracé, il n'y a qu'à suivre et à ne pas l'intervertir. Comme on le voit, les traits sont lancés dans le biais, et jamais en travers ni en long, c'est ce qu'on appelle, dans la broderie blanche, du point de plume.

Nos dessins 9 et 10 reproduisent deux motifs différents, servant tous deux pour l'exécution du coffret. Le dessin 9 représente une partie du couvercle, les deux tiers à peu près. Il sera facile à nos lectrices de compléter la portion qui manque, puisqu'elle est la répétition exacte de l'autre partie. L'encadrement doit continuer tout autour.

Notre dessin 10 représente une portion de la bande qui entoure les quatre côtés du coffret. Les motifs se répètent tout le long de la bande, autant de fois qu'il est nécessaire.



6. CARRÉ DE 16 POINTS POUR ORNEMENTS D'ÉGLISE.



7. BANDE A BRODER EN SOUTACHE ET AU PASSÉ.

Guirlande de coques de rubans n° 12, de nuance un peu soutenue, bleu Louise, vert Isly ou rose de Chine.

13. Bonnet d'intérieur, pour dame âgée. — Cette coiffure s'établit en dentelle noire ou en dentelle blanche, si on le préfère; elle forme diadème bien prononcé; deux étages de coques de rubans de faille violette sont encadrés de coquilles de dentelle, dont l'un retombe gracieusement sur le front et l'autre se relève au delà des coques. Les barbes sont tout en tulle noir, encadrées de dentelles; elles se nouent négligemment sous le menton.

14. Coiffure de diner, pour dame âgée. — Elle se compose de coquilles de blonde noire et blanche, mêlés à des coques de ruban ponceau ou vert Newa; au milieu, touffe d'alzalee et grappes de fruits en jais.

15. Parure Marie Stuart. — Le bouillonné est capitonné avec boutons d'étoffe, d'un effet tout nouveau et original; un biais surmonté d'un gauré encadre ce plastron; un bouillonné de mousseline fait tête à la ruche du collier.

16. Parure Elisabeth. — Plastron bouillonné en mousseline, encadré d'un biais de toile piquée. Collier en mousseline; rehaussé d'une petite dentelle neige.

17. Sortie de bal. — Modèle de MM. Tainturier et Caclard, 46, rue des Jeûneurs. — Cette sortie de bal est en cachemire blanc et ornée d'une bande de turquoise blanche, terminée par des glands de soie blanche. Tout autour, effilé de soie blanche; ruhe Médicis, garnie intérieurement de turquoise blanche; bande de turquoise blanche sur la manche; trois larges plis sont formés par huit petits plis creux; glands de soie blanche et boutons blancs émaillés.

18. Toilette en foulard de l'Union des Indes (1, rue Auber). — Le foulard nous paraît appelé cette année à une vogue méritée.

Notre modèle est en foulard noir, semé de fleurettes de couleur. Le jupon est garni, dans le bas, d'un haut volant froncé et arrêté par un biais dentelé et biséré de vert mode. La tunique princesse retombe à hauteur de ce volant. Elle est dentelée et ornée dans le bas d'un volant de hauteur moyenne, biséré de taffetas vert en tête comme en pied. Cette tunique est à revers sur la poitrine; elle boutonne en redingote dans toute sa longueur. Revers et boutons sont en taffetas assortis à ceux des bisérés. Nous en donnons sur notre supplément les patrons réduits au dixième.

19. Costume Marguerite. — Modèle de M^{me} Cavally (voir sur notre supplément les patrons en grandeur naturelle). — Robe de cachemire bleu turquoise drapée et retournée sur une jupe de velours noir.

Tunique très-ample, encadrée d'une bande de velours noir assez large, n° 200; elle est relevée en pouf sur le côté par les attaches d'une gracieuse amonière en cuir noir, illustrée d'arabesques



9. DESSIN DE BRODERIE, POUR LE COUVERCLE DU COFFRET A CIGARES.



8. COFFRET A CIGARES.

MODÈLE DE M^{me} LECKER, RUE DE ROHAN.



10. DESSIN DE BRODERIE, POUR LES CÔTÉS DU COFFRET A CIGARES.

d'argent et d'or très-finement travaillées. Corsage à basques pointues, fort peu accentuées; il s'ouvre sur le devant et est lacé par des bandelettes de velours qui se croisent.

Chemisette montante, en mousseline, avec entre-deux appelés trous-trous, dans lesquels sont passés de petits velours bleus, n° 1.

PLANCHE COLORIÉE

Toilette de ville. — Robe de faille havane ou marron clair.

Le devant de la robe est plissé à plis creux retenus par de larges bandes de velours noir. Par derrière, la robe forme un peu traîne ou manteau de cour; elle est encadrée d'une large bande de velours, découpée en créneaux; sur cette traîne retombe toute droite une tunique de velours également crénelée. Corsage montant à longues basques arrondies devant et se relevant par derrière en deux gros plis à tuyaux d'orgue. Col de velours noir à créneaux. Le corsage tout en faille marron est également doublé aux emmanchures, les manches sont en velours noir avec jarrettière de faille en sabot. Chapeau de velours à fond mou, orné de rubans de gros de Suède marron.

Toilette d'intérieur. — Robe de cachemire ou de popeline gris cendré. Le devant de la robe est bouillonné de haut en bas; les bouillons, assez rapprochés, sont séparés par des biais de faille bleu turquoise.

Tunique princesse s'ouvrant sur le tablier élégant qu'elle laisse voir dans son entier; elle est à revers doublés de faille bleue. Une ruhe coquillée en rubans n° 9 encadre cette tunique. Fichu modeste en tulle illusion. Une rose tête remplace la broche, Bonnet Charlotte Corday tout en mousseline et dentelle de Bruges, orné d'un simple ruban de faille bleue; ce ruban encerre le fond et forme sur le côté un nœud à deux coques et à bouts flottants.

PLANCHE DE PATRONS

1^{er} Côté.

Chemise de dame, avec deux empiècements différents. Voir les dessins 2 et 3 du journal.

Corset.

Tunique princesse, Patrons au dixième de la toilette en foulard, Dessin 18.

Chiffres et noms demandés.

2^e Côté.

Voilette à barbe. Mantille espagnole. Costume de garçon de sept ans, veste et pantalon. Le dessin paraîtra dans le prochain numéro.

Corsage Marguerite, Dessin 19 du journal.

Amonière du corsage Marguerite, Parure Béatrix, Dessin 4 du journal.

Chiffres demandés.

E. BOUVY.



11. BONNET DE MATIN.

COURRIER DE LA MODE

Je commence à croire que le règne de la tunique est à son déclin. Depuis quelque temps, j'ai observé que les femmes qui se mettent le mieux ont, pour ainsi dire, adopté la jupe unie, ou du moins sans double jupe et drapée. Le devant se fait absolument plat et bridé sur les hanches, c'est-à-dire qu'on blaise fortement les

rent, et, en général, de deux couleurs différentes. On double, par exemple, toutes les garnitures d'une robe bleu pâle avec de la faille rose thé qui apparaît dans tous les replis des ruches des têtes ou des extrémités des plissés. Les nœuds se font aussi avec de la faille des deux nuances, et sont composés de telle sorte que les deux teintes se voient également.

Voici une délicieuse toilette de réception que je livre à l'admiration de mes lectrices, et dont la composition ne présente pas de grandes difficultés.



12. BONNET DE MATIN.



13. BONNET D'INTÉRIEUR.



14. COIFFURE DE DINER.

des fermant par devant; châle aux revers en soie rose, avec fraise par derrière et formant une ouverture non pas en pointe, mais légèrement arrondie. A l'intérieur de cette ouverture, flot de dentelle blanche. Manches roses au coude avec revers et nœud de faille grise doublée de faille rose.

Je vois un avantage à cette mode très-coûteuse en apparence, puisqu'elle emploie le double d'étoffe nécessaire: c'est la possibilité d'utiliser les vieilles robes défraîchies, de faire de

Jupe de faille gris perlé à traîne et sans garniture aucune. Cette jupe s'arrête aux hanches. Le devant est en faille rose pâle et très-collant aux hanches. Dans le bas de ce devant de jupe sont posés deux volants à grandes dents aiguës; au-dessus des volants, le tablier est froncé non point en travers, et forme, jusqu'à vingt centimètres du corsage, des plis irréguliers. A l'endroit, où les deux moitiés de jupe se rapprochent sur le côté, sont placés de grands nœuds lâches en faille grise doublée de faille rose. Corsage en faille grise à petites basques ron-



15. PARURE MARIE-STUART.

trois ou les cinq premiers lés de la jupe, suivant la largeur de l'étoffe, de façon à ce qu'il n'y ait aucun pli à la taille, jusqu'à 10 centimètres au milieu du dos. Toute l'ampleur est donc rejetée sur un espace de 20 centimètres, et on accumule les plis et les fronces pour accentuer la tournure. On paraît même renoncer, dans une certaine mesure, aux pous pris dans la longueur du jupon, et je n'en suis pas fâchée. Je ne trouvais pas cela absolument gracieux, et il fallait, en tout cas, le tour de main d'un artiste pour que cet agencement fût gracieux.

Par exemple, si on semble vouloir sacrifier au précepte de la simplicité en supprimant les étages et les cascades d'étoffe, on se rattrape sur les garnitures, et le prix d'une robe reste aussi élevé que par le passé. Ainsi, on a imaginé de doubler une étoffe avec une autre de couleur ou de teinte différente. Les volants, les plissés se composent, le plus ordinairement, de deux soies, faille ou taffetas, dont l'un est le dessus, l'autre le dessous, formant transpa-



17. ALCYON. — SORTIE DE BAL. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.



16. PARURE ELISABETH.

deux vieilles robes une robe neuve très-élégante et absolument dans le goût du jour.

Presque toutes les femmes ont dans leur garde-robe d'anciennes robes de soirée bleues, roses, paille, mauve; supposons avec cela qu'elles possèdent une robe grise (le gris s'harmonise avec toutes les teintes claires). Rien ne sera plus facile que de combiner une toilette dans le genre de celle que j'ai décrite, ou toute autre avec volants, garnitures, coquilles, ruches, composés de deux étoffes de teintes différentes.

Cette combinaison convient très-bien aux robes noires et les rend très-habillées. On a, par exemple, quelques mètres de faille, mais une quantité insuffisante, et une ancienne robe de bal en faille bleue; rien n'est plus simple que de combiner ces deux éléments, et on obtient un ravissant ensemble. Je ferais la jupe noire par derrière avec ou sans pouf pris dans la jupe. Chaque lé serait séparé par un très-gros liséré bleu. Le bas de la jupe serait découpé à grandes dents aiguës sous lesquelles serait posé un volant bleu à gros plis et garnissant le



1874

Revue et Façonnerie, imp.

G. Goussier

N°109

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Modes et crées spécialement pour la Revue de la Mode

creux
qu'à 50
nsire
sorte
bleue
nuant
de faille
deux p
rière.
bouton
pour la
lisse.
Je
renseig
rassé p
à les c
jourd'h



l
c
l
s
l
C
r
j
v
c
q
a
d
s
a
e
l
c
l

dit, je
de planch
pas par la
questions
difficile
confit pu
n'y a mal
Heureux
Brousse
de cent
comme
leur prof
tion, un
Ce qui
s'organise
de Paris
Il te sera
cette fête,
enfante l

creux des dents. Ce volant remonterait sur les côtés jusqu'à 50 centimètres de la taille, et naturellement la jupe noire dentelée suivrait le volant de façon à former une sorte de manteau de cour arrondi. Le devant en faille bleue serait rayé de bandes de faille noire posées en diminuant du haut et de façon à rayer tout le tablier. Corsage de faille noire à petites basques lisérées de bleu et formant deux pointes par devant et pointe large et aiguë par derrière. Manches bleues rayées de noir, presque justes et boutonnées jusqu'au coude, mais pouvant se déboutonner pour laisser dépasser de la dentelle blanche ou du crêpe lisse.

Je crois être agréable à mes lectrices en leur donnant un renseignement que je juge utile. On est toujours embarrassé pour employer des dentelles, surtout lorsqu'on hésite à les couper, ce que je comprends fort bien. On arrive aujourd'hui à faire avec le métrage habituel, neuf mètres, une

robe tunique drapée par une écharpe en ruban, avec corsage décollé et montants et manches, et sans couper la dentelle. Écharpe de rubans et nœuds compris, cela coûte 50 francs de façon, et je puis assurer que rien n'est plus joli que cette tunique que l'on peut mettre sur toute espèce de robe noire, ou de teinte claire, ou foncée, et qui forme une toilette très-riche et très-élégante, très à la mode et très-commode pour grand dîner, réceptions, théâtres, concerts, etc.

Avec une pointe, on fait simplement une tunique relevée de même, avec écharpe et nœuds; le prix de la façon est de 30 francs. Si, avec une pointe, on a quelques mètres de petites dentelles, on peut faire un corsage s'harmonisant avec la tunique; le prix de l'ensemble est alors de 50 francs.

Dans mon prochain courrier, je donnerai à mes lectrices des détails de lingerie; je dois être parfaitement renseignée, cette semaine, sur ce qui se fait de plus nouveau en ce genre.

MARIE DE SAVERNY.

LETTRES PARISIENNES

VIII

M^{me} Marie de Saverny à M^{me} Laure de B.

Pendant que ma dernière lettre était sous presse, ma chère Laure, le comité nommé pour l'organisation de la grande fête du palais de l'Industrie déclarait qu'il se présentait des difficultés matérielles insurmontables, et que, par suite, il fallait renoncer à ce projet. Je suis certaine que tu n'as pas manqué *in petto* de te moquer un peu de mes informations si précises sur les menus détails que je t'ai donnés. Que veux-tu? Je t'ai simplement répété ce qui se disait autour de moi. Du reste, entre nous soit



18. TOILETTE EN FOULARD DE L'UNION DES INDES.



19. COSTUME MARGUERITE. — MODÈLE DE M^{me} CAVALLY.

dit, je ne crois qu'à moitié aux difficultés d'éclairage, de planchéage, qui ont été mises en avant; n'y aurait-il pas par hasard quelqu'une de ces brûlantes et mesquines questions d'amour-propre sur lesquelles il est peut-être plus difficile encore de s'entendre que sur le plus inextricable conflit public ou international? Mais là est le mystère, et il n'y a maintenant qu'une chose à faire, se résigner.

Heureusement que les pauvres n'y perdent rien, car M. de Brousse a fait remettre à M^{me} de Mac-Mabon la somme de cent mille francs, destinée aux indigents de notre ville comme compensation de la quête qui devait être faite à leur profit pendant le bal. Voilà une belle et bonne action, un généreux exemple, n'est-il pas vrai, Laure?

Ce qui paraît certain, en revanche, c'est qu'un autre bal s'organise et sera donné prochainement par les négociants de Paris dans les vastes salles du Tribunal de commerce. Il te sera facile de te faire une idée de ce que pourra être cette fête, si tu réfléchis que l'or, ce talisman magique qui enfante les merveilles et auquel toutes les puissances

obéissent, sera puisé aux sources mêmes des véritables trésors du pays, le commerce et l'industrie, et répandu à profusion par des mains que l'habitude de son contact rend nécessairement prodigues.

Nous verrons là les plus beaux diamants du monde. Quelle duchesse pourrait, en effet, se permettre le luxe de pierreries étalé par la femme de tel grand bijoutier? Nous admirerons aussi les plus ravissantes toilettes, car il est probable que nos artistes en modes choisiront, pour parer leurs filles, la fleur du panier de leur industrie. Bref, je doute qu'il soit possible d'imaginer un coup d'œil plus éclatant que celui qu'offrira le bal du Tribunal de commerce. Je ne manquerai pas de t'en donner des nouvelles.

J'ai bien pensé à toi, ma bonne Laure, il y a quelques jours. J'étais confortablement assise dans un excellent fauteuil et j'écoutais avec le recueillement nécessaire le bel oratorio de Massenet, Marie-Magdeleine. Je t'ai bien souhaitée à mes côtés comme autrefois, dans notre bon temps de jeune fille. La fibre un peu mystique de ton organisa-

tion musicale aurait singulièrement vibré, et j'aurais été bien heureuse de voir mes sensations partagées, de presser ta main, lorsque l'émotion que me cause toujours la belle musique s'emparait de moi.

Pendant plus de deux heures, l'auditoire, et quel auditoire! est resté sous le charme de la voix d'or de M^{me} Gueymard. La grande cantatrice était très-belle avec sa robe noire toute perlée de jais, et quoique visiblement souffrante elle a dit, d'une façon incomparable, toute la partie de Marie-Magdeleine. J'ai même été agréablement surprise, en découvrant dans cet organe merveilleux, mais plutôt éclatant qu'expressif, des notes tendres et suaves qui ont causé dans la salle un frémissement électrique. Le côté dramatique de la partition n'a peut-être pas produit tout son effet, et les chœurs ne m'ont pas paru parfaits. Je crois bien qu'il a manqué quelques répétitions; mais, M^{me} Gueymard et Jules Lefort aidant, l'ensemble a été admirable.

Il est d'ailleurs impossible, à mon avis, de rêver un orchestre plus merveilleux que celui que M. Colonne élec-

rise du geste et du regard, et conduit avec cette maestria et ce brío qui le placent au premier rang parmi nos plus célèbres chefs d'orchestre. Je ne sais si les artistes rassemblés par lui sont tous des virtuoses; on dit que son talent personnel communique à chacun d'eux la science et le feu sacré; mais ce qu'il y a de certain, c'est que nulle part je n'ai entendu de violons pareils à ceux de l'orchestre de M. Colonne. On dirait un seul archet, doné du pouvoir magique de centupler la puissance du son dans les notes éclatantes comme dans les plus douces, dans les phrases les plus sonores, comme dans les plus volées; en fermant les yeux, l'illusion est absolue.

J'avais déjà entendu ces mêmes artistes au Châtelet, où se donne chaque dimanche un concert dans le genre de ceux qui ont tant de vogue sous la direction de M. Pasdeloup, et j'avoue hautement ma préférence pour le concert national du Châtelet. Je ne me crois point juge absolu en pareille matière; je ne te donne, ma bien chère, que des impressions; cependant, je sais quelques grands musiciens qui sont absolument de mon avis.

Je ne t'ai pas parlé de la salle, c'est-à-dire de la composition de la salle. L'Odéon, ce soir-là, ressemblait à l'Opéra, notre pauvre Opéra incendié, tant il y avait de belles dames en grande parure, de beaux messieurs en cravate blanche et en habits noirs.

On entend si peu de musique depuis la fatale catastrophe, qu'une solennité de ce genre devait nécessairement attirer les dilettanti, ou ceux qui se prétendent tels. Le faubourg Saint-Germain surtout était représenté par ses plus jolies duchesses, par ses plus élégantes marquises; il est toujours permis d'entendre un oratorio, même en carême, aussi ai-je reconnu dans les grandes loges les plus illustres et les plus catholiques familles de France.

Massenet a du reste, en dehors de ses autres qualités qui sont nombreuses et inépuisables, un attrait irrésistible, un don bien rare: je ne connais guère que Gounod, parmi nos compositeurs modernes, qui possède ce don à un aussi haut degré! C'est d'éveiller les cordes mystiques de l'âme, c'est d'agir à la fois sur l'esprit et sur le cerveau, de façon à faire éprouver à l'auditeur, par une sorte de commotion électrique, tous les sentiments, toutes les émotions qui ont ému et inspiré l'auteur à l'heure même où il écrivait son œuvre. C'est, en un mot, le don d'entrer en communication étroite, parfaite, avec son auditoire dès les premières notes, dès le premier chant. Je te conseille, ma bonne Laure, puisque tu es privée d'entendre cette partition émuante, de la demander à la maison où tu as pris un abonnement de musique. Tu éprouveras certainement, en la feuilletant, quelques-unes des impressions dont je te fais part dans cette lettre.

Tu me fais dans ta dernière lettre, ma chère Laure, un reproche ou plutôt une critique que je trouve plus spirituelle que juste. Eh! quoi, m'écris-tu, on ne vit donc que la nuit à Paris et le Parisien est-il noctambule pour que tu ne trouves à m'entretenir que des choses qui se passent entre dix heures du soir et trois heures du matin?

D'abord, ma bien chère, je crois t'avoir parlé à plusieurs reprises de sermons de charité, de bonnes œuvres, qui s'éclairaient du soleil du bon Dieu et non des bougies d'un lustre; ensuite, à Paris comme ailleurs, et peut-être plus qu'ailleurs, la vie du jour est destinée au travail; c'est pendant le jour que le négociant déploie son activité, que l'avocat plaide, que le magistrat siège, que l'artiste étudie ou brosse ses toiles, que les députés se chamaillent tout en veillant au salut... du Gouvernement, que le publiciste élabore ses tartines politiques, que le romancier prépare son feuilleton du lendemain. Voilà pour les hommes.

Quant à nous, femmes, c'est pendant le jour que les mères de famille laborieuses et économes se livrent aux soins de leur intérieur, président à l'éducation de leurs enfants, à leur habillement; c'est pendant le jour qu'elles conduisent ces chers petits respirer un peu d'air libre; c'est pendant le jour que les femmes que leur situation ou que leurs goûts lancent dans le tourbillon des plaisirs et du monde, font leurs visites, combinent leur toilette et courent sans relâche de chez le couturier chez la modiste, le bijoutier, le cordonnier, la fleuriste, etc.; et ces femmes-là sont encore plus occupées que les autres, je t'assure.

Tu vois bien que la journée à Paris est trop remplie par les affaires pour qu'on ait le temps de faire autre chose que de préparer les amusements du soir, les hommes en luttant pour obtenir la fortune ou les honneurs, les femmes en accomplissant leur tâche journalière. Sérieuse ou frivole, cette tâche est un labeur dont la récompense est le repos ou le plaisir.

Il est certain que la vie est ici extrêmement fatigante, et qu'il faut à l'étranger, au provincial (tu sais que je n'attache à ce mot aucune signification désagréable, au contraire), au provincial, dis-je, il faut un certain temps pour que ses nerfs s'accoutument à la tension continue à laquelle ils sont soumis. Mais je gage qu'après six mois de séjour, le plus prévenu fera comme le Parisien, il saura se reposer... en s'amusant.

Donc, si je ne te parle pas de ce qu'on fait à Paris pendant le jour, c'est que ce n'est guère intéressant pour toi. Le côté brillant, amusant, curieux de cette vie en partie

double, ou plutôt de cette double vie, est celui qui se déroule à partir de huit heures du soir, et voilà pourquoi je t'entretiens de préférence de ce qui se passe à cette heure, et voilà pourquoi tu nous traites cependant de noctambules...

Je le quitte, ma chère Laure, sur cette longue dissertation, et t'envoie mes plus tendres amitiés.

MARIE DE SAVERNY.

MARS

Le mois de mars est un mois capricieux, mais plus encore par position que par caractère, car formant le passage entre l'hiver et le printemps, il doit naturellement osciller entre ces deux saisons et revêtir tour à tour un peu de la nature de l'une et de l'autre.

D'agréables journées s'interposent donc au milieu des températures brusques, variables, intermittentes; et comme la durée de ses nuits se balance avec celui de ses jours, l'hiver s'efface peu à peu pour laisser au printemps l'horizon de l'espérance; aussi toute satisfaction n'est-elle pas refusée à nos regards; ainsi l'on voit après ces bourrasques, auxquelles il est si fort sujet, l'air transparent, la mer calme et le sol épuré. Ces conditions ne pouvaient point arriver plus à propos, car dans la nature tout change et se transforme, tout s'élabore et tout s'anime sous le rayon presque chaud qui l'excite; la feuille sur l'arbre dépille son limbe et le bourgeon prépare sa fleur, tandis que, dans la vallée, l'herbe se dispose en pâturage, pour rendre plus abondant et plus doux le lait de la vache, de la chèvre et de la brebis, qui vont avoir bientôt leurs nouveau-nés. Dans l'air, les oiseaux commencent à décrire leurs courbes gracieuses, en recherchant surtout les environs du marronnier, dont la feuille étalée s'incline pour laisser la pyramide élégante de ses fleurs monter sans empêchement vers le ciel; le sycamore se pare de sa plus belle teinte, d'un vert si pur qu'on le dirait couvert de riches émeraudes, et déjà aussi le beau bleu couleur du temps commence à se montrer dans le ciel. Tout annonce donc le retour du printemps; le pinson dans la charmill'e le salue de son cri jovial, servant de chef d'orchestre à cette foule de petits oiseaux qui semblent préluder par leurs chants encore faibles et inachevés à cette hymne de reconnaissance qu'ils adressent chaque matin au Créateur.

Pour nous, le mois de mars est un mois grave et plus sérieux, car c'est toujours le moment du carême, c'est-à-dire un temps de pénitence. Le jeûne par motif de religion est de toute antiquité; on l'observait dans l'Inde, en Assyrie, en Phénicie, en Egypte. Dans ce dernier pays, suivant Hérodote, pendant les jours du jeûne et durant les sacrifices offerts aux dieux, les assistants se flagellaient mutuellement. Les Grecs et les Romains avaient prescrit des jeûnes solennels en l'honneur de certaines divinités, telles que Cérés, Mithra, etc. Cette même pratique du jeûne était aussi très-répandue parmi les anciens peuples de l'Amérique; ainsi les habitants de Saint-Domingue se préparaient par des jeûnes solennels à la récolte de l'or. Les mandarins chinois prescrivent le jeûne pour obtenir la pluie ou le beau temps, selon que la campagne en a besoin pour ses récoltes, et ces jeûnes s'observent si scrupuleusement qu'il est même interdit aux bouchers de vendre de la viande pendant ce temps, sous menaces des peines les plus sévères.

Les mahométans de toutes les sectes jeûnent pendant la lune du Ramadan, parce qu'ils prétendent que le livre du Coran fut dicté à Mahomet à cette époque; seulement ils joignent des fêtes à ce jeûne, car, pendant toutes les nuits de cette lune, les illuminations les plus brillantes ornent les minarets de toutes les mosquées.

Les théologiens chrétiens de l'Égypte recommandèrent la pratique du jeûne dès les premiers temps du christianisme, et saint Clément d'Alexandrie disait que le démon, qui persécute ceux qui vivent dans la bonne chère, inquiétait beaucoup moins les gens maigres et n'avait aucune puissance sur ceux qui vivent dans l'abstinence.

En 789, l'empereur Charlemagne prononça la peine de mort contre quiconque n'observait pas les austérités du carême. La cérémonie de la distribution des cendres pour ouvrir ce temps de pénitence n'existait pas encore; elle ne fut instituée, par le concile de Bénévent, qu'en l'année 1091.

Les premiers chrétiens observèrent non-seulement le maigre, mais encore le jeûne le plus sévère; ainsi il ne leur était permis de prendre un frugal repas qu'après que le soleil était couché, et toute nourriture ou boisson leur était interdite quand il brillait au ciel; mais, peu à peu, on se relâcha de cette sévérité; le poisson fut permis, et l'unique repas du soir fut mis au milieu du jour, ce qui rendait l'abstinence moins cruelle. C'est seulement chez les schismatiques grecs que le jeûne s'est maintenu dans toute sa primitive austérité.

Ainsi, il ne leur est permis de manger qu'une fois par

jour, le soir, et, de plus, ils doivent s'abstenir non-seulement de viande, de beurre, d'œufs, de fromage, mais encore de toutes les espèces de poissons qui ont des écailles, des nageoires et du sang; ils ne peuvent donc manger que des homards, des écrevisses, des huîtres, en un mot ce qui est coquillage. Puis la superstition vient aussi trop souvent leur inspirer une rigueur excessive; pendant ce temps de jeûne, même étant très-malade, on ne permettra pas de prendre un bouillon ou un œuf, quand même on aurait la dispense du prêtre de sa religion, et on préférera se laisser mourir d'inanition plutôt que d'enfreindre ce qu'on croit une loi fondamentale du culte.

De plus, les carêmes sont très-nombreux dans l'Église grecque; ainsi, en outre de celui qui, pour nous autres catholiques, précède la solennité de Pâques, ils ont encore le carême de l'Avant, qui commence le 13 novembre et finit à Noël; celui des Apôtres, qui commence la semaine après la Pentecôte et finit le jour de la Saint-Pierre; enfin celui de l'Assomption, qui commence le 1^{er} août et finit le 13 du même mois.

Chez les Russes dévots et qui veulent suivre à la lettre tout ce que leur religion leur ordonne, les abstinences sont tellement multipliées qu'il n'y a pas pour eux, dans toute l'année, plus d'une centaine de jours pendant lesquels ils peuvent se permettre de manger de la viande.

Autrefois, en Pologne, on arrachait les dents à quiconque était convaincu d'avoir mangé gras en temps d'abstinence, et ce temps, qui est le carême, commençait le lundi après la Septuagésime, c'est-à-dire dans les premiers jours de février, pour durer, comme le nôtre, jusqu'à Pâques.

Il n'y a pas encore trois siècles que nos pères écrivaient quaresme au lieu de carême, et ce mot ancien portait son étymologie en lui-même; ainsi quaresme n'était qu'une contraction du terme latin *quadragesima*, la quadragesime, c'est-à-dire la quarantaine. Cette diète forcée au commencement de l'année est une institution fort sage: à ce retour vers le printemps, le corps, fatigué et irrité des rigueurs de l'hiver, a besoin d'un régime modéré et prudent pour reprendre son équilibre, et la diète est l'un des meilleurs moyens qu'on puisse employer.

On demandait au célèbre Chirac quels étaient les plus grands médecins qu'il laisserait à sa mort, — et à ce moment il était au plus mal.

— J'en laisse trois, répondit-il: la diète, l'exercice et l'eau; — car l'impérence et la paresse moissonnent plus de victimes qu'une épee.

Vous voyez donc que ce n'est point vouloir attenter à vos jours que de vous conseiller de suivre le carême, autant que votre santé peut vous le permettre.

*** DE BASSANVILLE.

LES TROIS AMOUREUX DE JEANNETTE

Un soir d'été, par un temps clair, deux hommes suivaient un chemin creux qui conduisait à travers champs des bords de la Vienne à un petit village dont on pouvait voir le long clocher à quelque distance derrière un épais rideau de châtaigniers. L'un de ces hommes portait une lourde pioche sur ses épaules et l'autre un fusil de chasse. Un grand épagneul traînait sur leurs talons, le nez en terre et la queue pendante comme un brave chien qui a trop longtemps couru dans les bois. Les deux hommes causaient en cheminant sans se presser, ainsi que d'honnêtes campagnards qui savent que leur femme et leur soupe les attendent au logis, celle-là filant, celle-ci bouillant.

— Je vous dis, moi, dit l'homme à la pioche, que Jeannette épousera Claude.

— Et moi, maître Simon, je vous jure qu'elle épousera Pierre, répliqua l'homme au fusil.

— Hier, à la danse du soir, elle a dansé quatre fois avec Claude.

— Aujourd'hui je l'ai vue qui cueillait des fleurs dans le grand pré avec Pierre.

— Vous êtes têtù, père André.

— Et vous êtes têtù pire qu'un béliar, maître Simon.

Là-dessus maître Simon fit passer la pioche de l'épaule gauche à l'épaule droite; père André, au contraire, fit sauter son fusil de l'épaule droite à l'épaule gauche, et il y eut un instant de silence.

— Ce qu'il y a de sûr, reprit le chasseur après un petit bout de chemin, c'est que Jeannette n'épousera jamais Jean.

— Oh! pour cela non! répondit l'homme à la pioche... il n'est pas beau et il est un peu bête.

— Il faudra pourtant bien qu'elle se décide, continua le père André.

— Viennent les raisins et Jeannette aura dix-huit ans.

— Ce n'est pas la raison qui lui manque, mais c'est une jeunesse, et, comme dit le proverbe, il n'est si bon cheval qui ne bronche.

— Oh! pour celle-là, j'en répondrais comme de ma pauvre

défunte, qui était la crème des honnêtes femmes... Elle est aussi sage que M. le curé.

— C'est vrai, et il n'y a rien à dire sur son compte... Propre, rangée, économe, soigneuse et jolissime... ce serait un trésor pour une maison que cette fille-là.

— Bien heureux tout de même qui l'épousera!

— Ça n'est plus fait pour nous, mon vieux; la barbe est grise, et ces jolissesses-là aliment qu'on soit jeune.

— Eh bien, nous ferons danser les petits sur nos genoux.

Une chanson les interrompit au détour d'une haie. La chanson venait d'un pré où passait en ruminant un troupeau de vaches ramenées à l'étable par un petit garçon. Au milieu du pré, une fille en sarrau d'indienne achevait de cueillir des fleurs sauvages dont elle s'était fait un gros bouquet. Quand elle eut fini, elle ramassa un paquet d'herbes fraîches, le chargea sur son épaule, entoura de son autre bras à moitié nu sa gerbe de fleurs, et, chantant à pleines lèvres, elle prit sa course à travers prés.

Père André et maître Simon étaient au coin de la haie qui l'attendait.

— Pardine! dit l'un, quand on parle de Jeannette, on en voit le pied.

Jeannette s'arrêta court.

— Vous vous occupiez donc de moi? dit elle.

— Et de qui s'occupe-t-on ici le matin, le soir et tous les jours, si ce n'est de toi, mauvaise? répondit l'autre.

— Oh! je sais que le pays me sert de père et de mère, mais encore que disiez-vous?

— Tu veux le savoir?

— Puisque j'en vois le demande.

— Eh bien! l'un de nous prétend que tu épouseras le grand Pierre.

— Et l'autre?

— Que tu choisiras le petit Claude.

— Oui-da!

— Lequel des deux a deviné, Jeannette?

— Lequel de ces deux oiseaux chante le mieux: de la fauvette ou du pinson? dit-elle en leur montrant la haute branche d'un peuplier.

— Voilà tout ce que tu nous dis?

— Moi, je dis, comme la chanson:

Tra d'eri d'era,
Va voir la bergère,
Tra d'eri d'era,
Si le loup viendra!

Et Jeannette partit en courant.

Il y avait un rideau de saules entre le pré et le village; en trois bonds, Jeannette l'eut franchi, et l'on n'entendit bientôt plus que le refrain de sa chanson, qui s'éteignait derrière le feuillage:

Tra d'eri d'era,
Ou dit qu la belle,
Tra d'eri d'era,
Le loup la croqua.

— Ma foi! j'en suis pour ce que j'ai dit, reprit le père André, elle épousera Pierre.

— Et moi, je gage qu'elle prendra Claude pour mari.

— Avez-vous vu comme elle a souri au nom de Pierre, maître Simon?

— Avez-vous remarqué comme elle a cligné de l'œil au nom de Claude, père André?

— Eh bien! parlons.

— Soit... un bon dîner!

— C'est dit.

Le père André mit sa main dans celle de maître Simon, et, malgré cet accord, ils rentrèrent au village, toujours discorant et disputant.

Cette Jeannette, qui avait tout le pays pour père et mère, comme elle disait elle-même, était la plus jolie fille qui fut de Rochechouart à Saint-Yrieix. On l'aimait pour sa beauté, et aussi, il faut le dire, pour sa bonté. Gaie, avenante et douce, elle plaisait tout naturellement et sans efforts aux hommes, ce qui n'était rien, mais encore aux femmes, ce qui ne laissait pas d'étonner les fortes têtes de l'endroit. On ne lui savait pas d'autre défaut que celui de rire de tout et de rester un brin de temps plus qu'il n'était nécessaire à sa toilette du matin. Mais, à côté de cela, elle était si complaisante, si bonne, si charitable, qu'on lui pardonnait de grand cœur ces peccadilles. Et puis, comme disait M. le curé à ses ouailles: « Qui est-ce qui est parfait? »

Jeannette était orpheline depuis l'âge de cinq ans. Privée de sa mère qui était morte en couches, elle avait perdu son père dans un incendie où le pauvre homme avait sacrifié sa vie pour sauver le village.

— Si je meurs! avait-il dit, je vous lègue ma fille.

Et le pauvre homme avait arrêté la flamme qui volait à la destruction du village; mais la flamme, comme pour se venger, le tua.

Les familles qui l'avaient préservées de la ruine acceptèrent le legs du mort; on se cotisa pour élever l'orphelin qui n'avait ni sou ni maille, et l'on décida qu'elle passerait chaque année un mois dans chacune des douze maisons les plus aisées du village. Le curé se chargea de l'éducation, et Jeannette vint à merveille. A dix ans, elle lisait dans les

plus gros livres, écrivait comme le sacristain, et coulait à faire croire que la main des fées avait passé par là.

A quinze ans, on s'avisa de la doter. Chacun donna quelque chose; les plus pauvres, des poulets et des œufs; les plus riches, un lopin de terre ou quelques bestiaux. Avec l'argent récolté un peu partout, on lui acheta une maisonnette avec un jardin. La quinzaine finie, il se trouva que Jeannette avait une grosse dot pour le pays; mais si la dot ne gâtait rien, elle ne fit pas non plus qu'on l'aimât davantage. L'orpheline n'en fut pas plus vain pour cela, et continua de plus belle de donner à tout le monde le nom d'oncle, de tante ou de cousin, selon l'âge et le sexe qu'on avait.

Ainsi faite, le cœur sur les lèvres et jolée à croquer, Jeannette ne manquait pas de cousins qui l'aimaient plus que d'autres; mais sa gaieté ne l'empêchait pas d'être sérieuse dans l'occasion; elle avait une certaine façon de regarder les gens qui mettaient les plus hardis, et les coqs du village, même après boire, s'ils plaisaient, ne plaisaient guère.

— Son âme est comme du pain blanc pétri dans du lait, disait le curé en parlant de son écôllère; mais ma p-tite colombe a bec et ongles... il ne faut pas l'égratigner.

Quand Jeannette eut ses dix-huit ans, son mariage devint la grande affaire du canton. On en parlait à dix lieues à la ronde. Qui épousera-t-elle? qui n'épousera-t-elle pas? disait-on; et les conjectures allaient leur train. Mais Jeannette ne paraissait pas pressée, et à supposer qu'elle eût un secret, le secret était bien gardé.

Pierre et Claude passaient pour avoir le plus de chances; il y avait bien encore Jean, mais Jean était si maladroit qu'il suffisait qu'il se mêlât d'une chose pour qu'elle ne réussît pas. Il fallait nécessairement qu'une étolée maligne eût présidé à la naissance du pauvre garçon. Il n'était pas de bagarre où il n'attrapât quelque horion, pas de chasse où il ne faillît se rompre les os. S'il y avait un fossé dans les champs, par les nuits noires, il y tombait; le cheval le plus pacifique devenait intraitable quand il le montait; sa barque chavirait dans la rivière par les plus beaux temps; une belle pièce de gibier se levait-elle à portée, son fusil ratait; s'il pêchait, le poisson allait se prendre à l'hameçon du voisin, et après quatre ou cinq heures de patience au bord de l'eau, il rentrait au logis les mains nettes. C'était, d'ailleurs, le meilleur gars qui fût dans le pays; toujours prêt à rendre service au prochain, et bon travailleur au demeurant; mais quand il se jetait dans la Vienne pour en tirer un enfant en train de se noyer, on était sûr que Jean ne manquerait pas de se déchirer la peau sur quelque roche. A ce métier-là, il s'était cassé un bras et rompu deux ou trois côtes, ce qui ne l'empêchait pas de recommencer dans l'occasion.

Ce malheur qui l'accompagnait partout avait un peu tourné son humeur à la mélancolie: il rêvait souvent au bord des ruisseaux, et soupirait sans y prendre garde, aux heures où ses camarades chantaient à plein gosier sous quelque treille.

Mais Jeannette riait avec Pierre comme avec Claude, et badinait avec Claude comme avec Jean. Les plus madrés ne voyaient pas qu'elle eût de préférence pour aucun d'eux.

On pourrait s'étonner que Jeannette n'eût que trois amoureux, jolée comme elle l'était; mais cela provenait d'une circonstance particulière.

Une nuit — il y avait deux ans de cela — Jeannette avait été prise d'un mal subit auquel personne dans le village ne comprenait rien; oncles et tantes y perdaient le peu de science qu'ils n'avaient pas.

Le médecin du canton demeurait à trois lieues, et il faisait une nuit d'hiver abominable. La Vienne était noire et les chemins impraticables. Il était presque impossible de faire un pas dans la campagne sans courir le risque de se noyer ou de se rompre le cou. Jean se jeta le premier à cheval pour courir chez le savant; mais à vingt pas du village, la bête s'abattit dans un trou et Jean se foula le pied. Il dut rentrer au logis, clopin clopant, traînant par la bride le cheval qui boîlait. Pierre partit sur-le-champ, et Claude s'en alla d'un autre côté chez l'apothicaire qu'il ramena, bon gré, mal gré, avec toute sa boutique.

Au petit jour, Jeannette ouvrit les yeux, et le médecin déclara que le danger était passé. A cette nouvelle, Jean, qui s'était tenu toute la nuit debout au pied du lit, malgré d'atroces douleurs, poussa un grand cri et tomba évanoui.

Jeannette jura le lendemain qu'elle n'épouserait jamais que l'un des trois garçons qui lui avaient témoigné tant d'amitié. Il n'en fallut pas davantage, la connaissant d'un caractère ferme et franc, pour écarter la volée des amoureux qui roucoulaient sur ses pas comme des ramiers autour d'une colombe.

Or, à deux ans de là, le jour où maître Simon eut avec le père André l'entretien que nous avons rapporté au commencement de cette histoire, on célébrait la fête du saint, patron du village. C'est pourquoi Jeannette avait une si belle provision de fleurs. On avait illuminé, grâce aux prodigalités des gros propriétaires de l'endroit, le champ de foire où la jeunesse devait danser. Des verres de couleur brillaient parmi les arbres comme de gros vers luisants, et des festons de feuillage couraient de branche en branche. L'orchestre était établi sur quatre planches appuyées sur

deux tonneaux. Tout autour on avait rangé des chaises et des bancs pour ceux qui ne dansaient plus.

Lorsque Jeannette arriva dans ses frais atours, et parée de mille fleurs et de rubans achetés chez le mercier de la ville, ce fut sur le champ de foire un cri d'admiration. Jamais elle n'avait paru si belle ni si gracieuse. Ce fut parmi les bonnes gens à qui l'embrancheraient, et parmi les jeunes gens à qui l'inviterait. Le plaisir rendait Jeannette plus rose qu'une fraise des bois.

On comprend bien que Pierre, Claude et Jean étaient là. Ils la dévorèrent des yeux; mais tandis que l'un d'eux dansait avec Jeannette, les deux autres lançaient à leur rival des regards farouches.

Vers la fin du bal, Pierre n'y tenant plus pria ses camarades de le suivre derrière un bosquet dont l'épais feuillage ombrageait l'une des extrémités du champ de foire.

Quand on fut bien à l'écart, et loin de tout curieux, Pierre s'arrêta. Ses yeux luisaient comme des charbons ardents.

— Il faut que ça finisse, dit-il, vous aimez Jeannette tous deux.

— Oui, répéta Claude.

— Oui, répondit Jean.

— Et moi aussi, répliqua Pierre en frappant du pied.

— Si c'est pour ça que tu nous a menés ici, ce n'était pas la peine, reprit Claude, nous le savons de reste.

— J'ai une proposition à vous faire.

— Laquelle?

— Jeannette ne peut avoir qu'un mari.

— C'est clair!

— Nous sommes trois; c'est trop de deux. Battons-nous gaillardement; les deux vaincus céderont la place au troisième, et le vainqueur épousera Jeannette.

Là-dessus, Pierre, qui était grand et fort, se campa sur la hanche d'un air superbe qui voulait dire: Ce sera moi. Claude se grattait l'oreille, et Jean regardait la lune.

— Eh bien! reprit Pierre, le projet ne vous paraît-il pas net et simple?

— Le plus simple et le plus net du monde, répondit Claude; mais j'en ai un autre à vous proposer.

— Propose, répliqua Pierre d'un air bourru.

— Au lieu de nous battre comme des garnements, continua Claude, ne ferions-nous pas mieux de jouer notre mariage à quelque jeu d'adresse? De cette façon, les perdants n'auraient pas, outre l'ennui de renoncer à Jeannette, le désagrément d'avoir la tête cassée ou quelque bras rompu.

Claude était adroit comme Pierre était fort. Chacun d'eux, sans le savoir, agissait comme le fameux Josse.

— Qu'en pensez-tu? demanda Pierre à Jean, qui restait muet.

— Oh! moi, ça m'est égal! répondit Jean d'un air tranquille. Qu'on se batte ou qu'on joue, j'ai perdu d'avance. Cependant je préfère la bataille. Au moins, ai-je la chance d'être assommé, ce qui m'empêchera de pleurer Jeannette.

— Eh bien! tirons au sort, se hâta de dire Claude, qui craignait l'influence de la majorité.

On jeta un gros sou en l'air. Claude cria face; il tomba pile, et il fut décidé qu'on se battrait.

— Bon! dit Pierre en se frottant les mains, je vais chercher mon bâton.

— Et moi, répliqua Jean, je vais voir l'endroit du cimetière où l'on m'entertera.

Le lendemain, au petit jour, les trois amoureux de Jeannette se rendirent, sans bruit, dans un petit bois situé tout au fond d'un vallon où ne passaient guère que des moutons et des bergers. Chacun d'eux portait un fort bâton de cornouiller attaché au poignet par un cordonnet de cuir.

Arrivés sur la lisière du bois, les trois rivaux échangèrent une bonne poignée de main.

— Sans rancune au moins, dit Pierre en mettant bas sa veste.

— Il était écrit que je n'aurais jamais Jeannette, et tu me débarrasses de la vie. Pourquoi diable t'en voudrais-tu? dit Jean.

— Qui vivra, verra! reprit Claude, qui faisait tourner son bâton au-dessus de sa tête.

Pour savoir entre lesquels des trois rivaux commencerait le duel, on allait jeter un sou en l'air, quand tout à coup Jeannette sortit du bois. Elle avait les yeux rouges et un peu humides, comme une personne qui vient de pleurer.

A sa vue, les amoureux restèrent immobiles, les bras balancés.

— Ça, qu'on jette ces bâtons! dit-elle d'un petit air de reine.

Les trois bâtons volèrent en l'air.

— Êtes-vous fous? reprit-elle ensuite d'un ton délibéré. Claude tordait la manche de sa chemise entre ses doigts; Jean donnait de grands coups de pied contre une souche.

— Il faut que ça finisse! répliqua Pierre, qui était le plus hardi des trois.

Il n'avait que cette raison à dire; mais il y tenait.

— Tais-toi, poursuivit Jeannette, ça ne finira que quand ça me plaira.

ANRÉE ACHARD.

(La suite au prochain numéro.)

LES MENUS DE LA SAISON

Mars.

MENU D'UN DINER DE FAMILLE DE 10 PERSONNES

Potage aux pâtes d'Italie (avec parmesan).

Rissoles.

Mulet sauce aux câpres.

Côtes de bœuf braisées garnies de nouilles.

Poulets sautés champignons.

Gigot de pré-salé rôti.

Haricots bretonne.

Pommes au riz.

Les rissoles, qui s'emploient comme hors-d'œuvre chaud ou comme garniture, se font de hachis de viandes cuites, enveloppés dans de la pâte repliée sur elle-même et mis à frire dans du beurre ou du saindoux.

En ce temps de carême, bon accueil sera fait à la recette suivante :

Omelette aux huîtres. — Mettre sur le feu et laisser revenir jusqu'à ce qu'elles soient bien blanches, une douzaine de grosses huîtres bien fraiches, et en enlever ensuite la partie dure.

Casser une demi-douzaine d'œufs, les assaisonner de poivre, persil haché menu, un peu de crème et deux cuillères de l'eau des huîtres. Battre le tout ensemble et commencer à faire l'omelette comme à l'ordinaire. Quand elle est à moitié cuite, verser dessus les huîtres et quelques petits croûtons passés au beurre; laisser la cuisson s'achever, rouler l'omelette sur un plat et servir chaudement.

LE BARON BRISSE.

HYGIÈNE DE LA BOUCHE

(2^e article)

Nombre et composition des dents. — Je n'ai point l'intention de vous donner ici une étude complète du système dentaire; mais il me serait impossible de me faire comprendre plus tard sans vous avoir fait connaître la structure sommaire et la disposition des dents.

Nous avons tous, à l'âge adulte, seize dents à la mâchoire inférieure et seize à la mâchoire supérieure.

Elles sont disposées de la manière suivante: les quatre premières, qui se montrent à la partie antérieure de chaque mâchoire, portent le nom d'*incisives*, ainsi appelées parce qu'elles servent à diviser les aliments; à côté des incisives se trouvent les *canines*, au nombre de quatre, plus pointues et plus arrondies; les deux situées à la mâchoire supérieure portent encore le nom de *dents de l'œil*, quoiqu'elles n'aient absolument aucune communication avec l'œil; à la suite des canines viennent deux *petites molaires*, et après celles-ci trois *grosses molaires*, dont la dernière ne pousse qu'à l'âge de vingt à vingt-cinq ans; c'est pour cela qu'on l'appelle *dent de sagesse*. Toutes ces dents sont implantées dans de petits trous ou *alvéoles*, creusés dans l'épaisseur de l'os de la mâchoire; elles sont consolidées par une membrane particulière et par les gencives.

Relativement à leur forme, on divise les dents en trois parties: la partie extérieure, visible, prend le nom de *couronne*; la partie implantée dans l'alvéole est appelée *racine*, et enfin on donne le nom de *collet* à un rétrécissement qui sépare la couronne de la racine au niveau des gencives.

Si l'on coupe une dent par le milieu dans le sens de sa longueur, on trouve que le centre est formé par une cavité ayant à peu près la forme de la dent et renfermant la *pulpe dentaire*, substance molle dans laquelle se distribuent les vaisseaux sanguins et les nerfs. C'est cette cavité qui est, pour ainsi dire, le siège de la douleur, lorsqu'elle est mise à découvert par une fracture ou par une carie de la dent. Autour de la pulpe dentaire se trouve une couche très-épaisse d'ivoire qui constitue la partie la plus solide de la dent. Cette couche forme une espèce d'étui fermé de toutes parts, excepté à l'extrémité de la racine, où elle laisse une étroite ouverture destinée à laisser pénétrer le nerf dentaire dans l'intérieur de la dent. L'ivoire de la couronne des dents est revêtu d'une couche d'émail plus épaisse sur la surface triturante et qui va en s'amincissant jusqu'au collet de la dent, où elle se termine. C'est la couche d'émail qui donne aux dents leur aspect brillant, poli et éclatant de blancheur. Depuis le collet jusqu'à l'extrémité des racines, l'ivoire est revêtu d'une couche d'une autre substance osseuse, granuleuse, qui porte le nom de *cément*. C'est cette dernière substance qui réunit quelquefois les racines multiples des dents molaires et produit ce qu'on appelle les *dents barrées*.

DOCTEUR IZARD.

Fureur du jour? Peau de satin! Cœur d'artichaut, polkas.

La Serviette magique — Une véritable magicienne, en effet, que cette serviette incomparable! Que de services elle rend dans une maison! Grâce à l'élément qu'elle con-

tient dans son précieux tissu, elle remet à neuf en un clin d'œil, et conserve dans cet état, sans jamais les altérer: l'argenterie, le bois, la plaque, l'or, les bijoux, etc., tous les métaux brillants, en un mot.

Avec la *SERVETTE MAGIQUE*, il n'est plus désormais besoin de peaux, de brosses, d'aucune poudre mordante, ni de ces pâtes qui, en même temps qu'elles nettoyaient très-mal, salissaient dans une maison tout à la fois le linge, les tables, les vêtements, sans compter les ongles et les mains.

Et puis, voyez quel avantage! Quand, après un long usage, la serviette a perdu son pouvoir magique, elle ne cesse point encore d'être utile: il suffit de la mettre au blanchissage pour qu'elle devienne le meilleur linge solide pour le service du ménage, des meubles et des glaces, représentant ainsi de nouveau le prix qu'elle a coûté. Six serviettes: 3 fr.; douze serviettes: 6 fr.

Il suffit, pour recevoir franco en France, d'adresser par lettre affranchie à M. FRANCIS AMPELOT (91, rue de Richelieu, à Paris), la somme de 2 fr. 50 c. pour trois serviettes, et de 4 fr. pour six serviettes.

La *SERVETTE MAGIQUE* (double) qui s'emploie de la même manière, est préparée spécialement pour le nettoyage de l'acier, du fer, de l'étain, du cuivre poli, etc. Ainsi, avec cette serviette (double), on peut entretenir à neuf les *flambeaux* et *suspensions* en cuivre non verni, les *boutons de porte*, les *foyers*, les *pelles*, les *pinçettes*, les *enseignes*, les *garnitures de harnais*, etc.

Six serviettes: 6 fr.; douze serviettes: 12 fr. Pour recevoir franco six serviettes, envoyer 8 fr.; douze serviettes: 14 fr.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

Les soirées de carême invitent au travail, et, en emmes prévoyantes, vous allez courir au magasin de la Compagnie Irlandaise, 36, rue Tronchet, pour y faire choix de batiste écru, blanc ou blanche, à votre gré, et, grâce aux nombreux et jolis dessins de tous genres que vous apportent votre *Revue de la Mode*, vous allez broder robes de fil, de bébé, de bébé et de grandes personnes, que vous serez bien heureuses de trouver cet été toutes confectionnées et prêtes à mettre.

Pour le moment, il faut nous occuper de garnir les robes de saison. Et plus que jamais, je crois, la passementerie unie ou perlée de jais y joue le rôle principal. Chaque jour il s'édite de ravissantes nouveautés en ce genre, et nulle maison ne possède un assortiment semblable à celui des Galeries de Choiseul, 36, rue Neuve-des-Petits-Champs. Je vous engage d'autant plus à faire choix de cette maison, que vous êtes sûre d'y trouver les marchandises les plus classiques, comme fil, aiguilles et boutons, aux prix les plus modérés, tout en étant de qualité première.

L'emploi du bleu d'argent pur est complètement inoffensif et d'une simplicité étonnante; il ne s'agit que de délayer un peu de poudre dans de l'eau pure, d'en faire une pâte un peu épaisse, et de frotter avec l'objet que l'on veut réargenter, à l'aide d'un tampon de drap ou de tout autre linge. Le bleu d'argent pur, qui se vend 3 fr. 50 c. le flacon, se trouve chez M. Labonde, 14, rue Saint-Gilles.

Soumise à l'analyse la plus minutieuse, la *Veloutine Viard perfectionnée* a été trouvée exempte de *Bismuth* ou autres matières pouvant nuire au teint tout en lui donnant un éclat facile et passager.

Préparée à la glycérine et composée d'éléments essentiellement hygiéniques, il a été reconnu qu'elle réunissait les qualités les plus bienfaisantes.

Adhérent, impalpable, invisible, elle donne au teint la fraîcheur et le velouté de la jeunesse sans altérer la peau, et ses précieuses qualités jointes à la douceur et à la suavité de son parfum, expliquent sa vogue toujours croissante.

La *Veloutine Viard perfectionnée* se trouve 2, place du Palais-Royal, et dans les meilleures maisons.

AVIS IMPORTANT

L'administration de la *Revue de la Mode*, avec l'intention d'être agréable à ses abonnés, vient de s'entendre avec l'une des premières maisons de parfumerie de Paris, et, à l'aide d'un sacrifice, elle peut offrir à ses lectrices, au-dessous du prix coûtant, un produit indispensable à la toilette: nous voulons parler de la *Veloutine Viard*.

Ce produit, qui a atteint un perfectionnement inconnu jusqu'à ce jour, remplace avantageusement la poudre de riz, dont il n'a pas les inconvénients.

La maison Viard a fait, de son côté, un sacrifice pour mettre nos lectrices à même d'essayer ce produit et de s'attirer une clientèle et un succès justifiés.

Cette maison donnera à toute abonnée de la *Revue de la Mode*, sur la présentation de la bande de son journal justifiant de son abonnement, et ce jusqu'au 31 mars 1874 (quelle que soit la durée de l'abonnement), une grande boîte de *Veloutine Viard perfectionnée*, blanche, rosée ou Rachel, avec la houpe en cygne, du prix de six francs, moyennant le prix exceptionnel de deux francs.

Les abonnées des départements pourront jouir de cet avantage, en envoyant en plus 1 fr. pour les frais de port et

d'emballage, c'est-à-dire trois francs, pour recevoir franco dans toute la France.

Toute demande pour Paris ou les départements doit être accompagnée d'une bande du journal et adressée franco à M. Viard, parfumeur, 2, place du Palais-Royal; indiquer la nuance que l'on désire: blanche, rosée ou Rachel. Ne s'adresser, dans aucun cas, à l'administration du journal.

PETITE CORRESPONDANCE

Notre nouvelle abonnée sera servie au même titre que les anciennes, demandes inscrites.

Une abonnée du département de la Loire. — Écrivez directement à la maison qui nous a fourni le modèle; l'adresse se trouve en tête de l'explication.

M^{lle} Léontine. — Il est préférable, en demandant un patron, d'envoyer les mesures que vous désignez. Oui, pour les chiffres.

M^{lle} J. B. — Les grands objets au crochet ne se font plus guère d'une seule haleine. On réunit généralement, pour former un ensemble, des échantillons ou des carrés. Nous en publions une grande variété. Nous avons reproduit plusieurs fois les dessins d'ensemble. Pour rideau, la broderie en reprise sur tulle grec est préférable.

Qu'entendez-vous par « dessin de jupe? » est-ce de la soutache ou de la broderie? pour dame ou pour enfant? Veuillez préciser davantage, afin qu'on puisse vous envoyer les numéros.

M^{lle} la vicomtesse de P., à M. — Nous prenons note de toutes vos demandes. Pour enfant, brodez à même l'étoffe une haute bande en broderie anglaise ou tout simplement à roses; puis, sans volants, faites des jupes à vos bébés, disposées ainsi, c'est-à-dire brodées à même. Ce genre s'établit sur nansouk aussi bien que sur batiste bleue ou écru. Le corage, avec petites berthes en bretelles; vous pouvez ajouter une belle et large ceinture romaine.

M^{lle} Suzanne peut compter sur tous les chiffres et noms, mais dans quelques semaines seulement, à cause du grand nombre de demandes. Merci pour la propagande promise.

M^{lle} L. G. C., à Niort. — Même réponse.

M^{lle} Cl. — Pour robe brodée qui a plus de dureté qu'une autre, il est préférable d'adopter une forme très-simple. Exécutez à même la jupe une bande assez haute de roses ou de broderie anglaise; nous en avons publié de nombreux modèles sur nos suppléments. Corsage à décolletage arrondi, avec bretelles. Petit paletot fendu, également brodé à même en roses ou broderie anglaise. Grande ceinture cerise ou bleue. Les broderies pourront trouver plus tard un autre emploi, et les fillettes, devenues jeunes filles, les retrouveront avec plaisir. Pour broderie blanche, le nansouk est préférable. On met encore la robe longue aux bébés de six mois, mais pour peu de temps; aussi fait-on souvent les jupes de 35 à 40 centimètres. Plus tard, lorsque l'enfant grandit, ces jupes forment des robes courtes. Votre désir sera satisfait. Pour les chapeaux, ils sont en cours d'exécution et paraîtront en mars.

M^{lle} L. D. — Nous préparons de nouveaux dessins de carrés en broderie Renaissance. L'on trouve ce genre d'ouvrage échantillonné, dans toutes les maisons qui nous fournissent les modèles de travaux à l'aiguille.

Une jeune écru. — Je préfère un chapeau faible et velours bleu marine, c'est-à-dire tout bleu, qu'avec du tulle noir. Oui, pour le vieil argent, qui est toujours en vogue. Pour la circonstance je conseille une tunique en popeline d'Irlande g. is lin ou gris perle, ornée de biais, avec petite veste croisée; parements et revers de velours. Jupon de velours noir ou jupon pareil, garni également de biais de velours. Chapeau-capote, tulle et velours noir, avec aile grise et boutons de roses rosés.

Eron (Mayenne). — On fera toujours des tuniques, surtout pour la rue, mais on verra autant que possible les relevés.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Il n'y a que deux puissances au monde, le sabre et l'esprit; l'esprit bat le sabre à la longue.

PARIS. — A. BOURDILLIAT, IMPRIMEUR-GÉRANT.